



HAL
open science

La sylviculture de l'avenir

R. Lorne

► **To cite this version:**

R. Lorne. La sylviculture de l'avenir. Revue forestière française, 1961, 7, pp.503-514. <10.4267/2042/24393>. <hal-03386235>

HAL Id: hal-03386235

<https://hal.science/hal-03386235v1>

Submitted on 19 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LA SYLVICULTURE DE L'AVENIR (Toujours à propos du chêne de qualité)

PAR

R. LORNE

Ingénieur des Eaux et Forêts au Mans

M. l'Ingénieur des Eaux et Forêts LORNE s'est lancé dans une tâche ardue et méritoire: convaincre les forestiers qu'il faut réformer la sylviculture du chêne dans nos forêts domaniales traitées en haute futaie, c'est-à-dire celles qui apparemment donnent les plus beaux résultats.

La discussion ouverte en 1956 et reprise pour la sixième fois dans les lignes qui vont suivre n'est que la reprise de celle qui avait été engagée en 1930 par DUCCELLIER.

Au 5^e Congrès forestier mondial de Seattle, dix conférenciers de nations différentes se sont affrontés, se partageant entre les tenants de la doctrine d'une « sylviculture naturaliste » et les partisans de la « sylviculture en vergers ».

Dans le cas particulier, la question qui se pose est de savoir si nous aurons un jour des « chênes de place » comme nous avons des « pins de place ».

En tout état de cause, les adversaires de notre sympathique et dynamique auteur sont, malgré ses bruyantes affirmations, moins éloignés de ses idées de réforme qu'il ne l'imagine. Des publications antérieures en font foi.

Ils se sentiraient néanmoins encore fort capables de prolonger la discussion par une nouvelle réplique. Mais, étant également responsables de la rédaction de la Revue, ils pensent qu'il faut savoir arrêter une discussion.

Ils considèrent donc que l'article ci-dessous doit constituer la fin provisoire d'un dialogue dont le point final sera posé dans quelque cent ans, lorsqu'on exploitera les peuplements éclaircis par les uns et par les autres.

R. VINEY et J. PARDÉ.

Il ne sort en général pas grand'chose d'une discussion, même entre forestiers amis, chacun s'enferme dans sa thèse sans chercher toujours à comprendre parfaitement le point de vue de son interlocuteur; ce qui prouve bien que s'il est facile de définir un état d'esprit, il est beaucoup plus difficile de le mettre en pratique.

Je pense donc qu'il serait un peu vain de poursuivre indéfiniment des développements dont il ne sortirait pas grand'chose de nouveau à propos de ce problème que j'ai soulevé par deux précédents articles : « A la recherche de la qualité et du diamètre dans les futaies de chênes de l'Ouest » (novembre 1956) et « Etude quantitative sur les peuplements de chêne de qualité » (novembre 1959) et au sujet desquels VINEY et PARDÉ ont apporté leur point de vue : « Pour le dossier des chênes de qualité » (janvier 1960) ; m'avant mis directement en cause, et fort courtoisement, ils comprendront bien volontiers que je désire préciser ma pensée.

Il n'est cependant que quelques points sur lesquels je me permettrai de revenir, adoptant la présentation de VINEY et PARDÉ à laquelle je demande au lecteur de bien vouloir se reporter, désirant aborder un point de vue beaucoup plus général que suggère ce problème, somme toute assez étroit.

*
**

Ces points sont les suivants :

1° LARGEUR DES CERNES ANNUELS

La plupart des trancheurs en Allemagne nous dit-on, préféreraient des accroissements de l'ordre de 1,5 mm et la Sylviculture y serait engagée dans ce sens.

J'exprimai le désir, en novembre 1959, qu'une étude technologique sérieuse départage partisans de cernes très étroits avec très longue révolution, des partisans de cernes un peu plus larges, avec révolution moins longue. Une étude très approfondie a été faite récemment sur ce même problème par un forestier allemand : Dr H. SCHULZ ; elle a d'ailleurs été analysée dans la Revue Forestière de mars 1960 (p. 232).

M. le Conservateur RUBAN, mettant à profit sa retraite, a bien voulu traduire cette étude à l'usage des forestiers qui, comme moi, sont brouillés avec les langues étrangères ; le titre en est alors celui-ci : « Les chênes en Allemagne et leurs qualités technologiques ».

Sans s'étendre trop longuement, il faut retenir les points essentiels suivants de cette étude excessivement consciencieuse, j'en citerai seulement quelques phrases, souhaitant qu'un autre la développe plus à fond, elle le mérite largement.

« Le danger de largeurs de cernes exagérément gros, susceptibles de diminuer la qualité du tranchage, n'est pas très grand dans les bonnes stations dont il s'agit ».

« Ce ne sont pas, comme on aurait pu le croire d'après les perspectives anciennes, les chênes ayant crû le plus lentement qui ont atteint, en moyenne, les prix les plus élevés, mais c'est exactement à l'inverse que se présente l'allure des courbes d'accroissement. Les

prix les plus faibles ont été atteints par les chênes minces, en moyenne homogènes et ayant crû lentement ; les plus élevés par les chênes à croissance plus rapide. L'épaisseur absolue des cernes annuels des chênes d'un bon prix se maintient dans leur vie entière, supérieure à celle des chênes à prix faibles ».

« PECHMANN (1951)... souligne aussi que la nécessité de la croissance exagérément lente du bois de chêne se trouve démentie par les prix de pointe obtenus par des chênes à cime ample de taillis-sous-futaie et des chênes de pré-bois ».

« L'opinion d'après laquelle les échantillons de couleur en provenance de chênes âgés présenteraient une coloration, en moyenne, meilleure en raison d'une proportion, sans doute supérieure, de cernes étroits, se trouve contredite par deux faits... ».

« On peut admettre que la couleur du chêne fournit au commerce des bases d'appréciation plus sûres que l'épaisseur des cernes et la densité ».

Et j'ajouterai personnellement que c'est le « grand cru » qui commande cette couleur et non la vitesse de croissance.

« *Le diamètre de la tige appartient aux facteurs décisifs servant à apprécier le bois des chênes de valeur.* L'industrie du tranchage donne particulièrement la préférence aux forts diamètres lorsqu'ils remplissent, par ailleurs, les autres conditions de qualité ».

Il résulte de cette étude minutieuse et objective qu'à partir de 200 ans un chêne propre de gros diamètre fournit le meilleur tranchage.

J'ai tenté dans mon précédent article de démontrer qu'il était possible, par des éclaircies rationnelles, d'obtenir à cet âge des chênes de 80 cm de diamètre.

2° LONGUEUR DU FÛT

En présentant quelques exemples pour prouver que la longueur du fût a tout de même une certaine importance sur la valeur d'une bille, VINEY et PARDÉ pourraient laisser croire que la longueur de la bille de tranchage est inversement proportionnelle au diamètre de l'arbre. Bien qu'en contradiction apparente avec le principe qui veut qu'une bille de tranchage ait 150 de tour au milieu et donc que cette bille peut être plus longue pour les gros diamètres que pour les petits, cette idée, peut-être gratuite de ma part, pourrait trouver sa justification dans le fait qu'un arbre de gros diamètre, obligatoirement moins serré que les autres, aurait connu forcément un moins bon élagage et aurait donc au contraire une bille propre, apte au tranchage, sur une moins grande longueur que pour un arbre de plus petit diamètre.

Il me paraît donc utile d'indiquer ce que sont les faits en donnant le petit tableau ci-après qui m'avait servi lors des évaluations

argent du type Bon Bercé et que je n'avais pas publié à l'époque pour ne pas alourdir un texte déjà trop long.

Il est extrait d'un carnet commencé par M. le Conservateur VINEY sur lequel il a pointé lui-même, pour l'exercice 1951 je pense, les longueurs de tranchage pour tous les arbres en comportant, dans 17 lots de coupes de régénération en Bercé (dernières, secondaires et définitives).

| Diamètre | Nombre de pieds à tranchage | Longueur totale des billes à tranchage | Longueur moyenne de la bille à tranchage pour le diamètre considéré |
|----------|-----------------------------|--|---|
| — | — | — | — |
| 55 | 100 | 437 | 4,37 |
| 60 | 109 | 583 | 5,36 |
| 65 | 101 | 639 | 6,32 |
| 70 | 54 | 342 | 6,33 |
| 75 | 25 | 190 | 7,60 |
| 80 | 12 | 94 | 7,83 |
| 85 | 6 | 49 | 8,16 |
| 95 | 2 | 6 | 3 |

Ce tableau donne quelques chiffres qui peuvent être utiles, il prouve que la longueur des billes à tranchage est proportionnelle au diamètre en dépit de l'isolement obligatoirement plus grand des gros diamètres dont on est très heureux de trouver quelques échantillons dans les coupes. Les 95 eux, sont des aberrants; il s'agit de sujets qui ont poussé d'une manière désordonnée, dans des endroits où la régénération était partiellement ratée. Etant donné la valeur des tranchages de gros diamètres par rapport à ce qui n'en est pas, ceci met en évidence à quel point la recherche de ces diamètres est importante et aussi combien actuellement il y en a peu.

Quant au marché des surbilles, dans ces coupes, son évolution est aussi rapide que celui des chênes de moindre qualité. J'ai pu voir l'automne dernier des calepins de trancheurs réputés qui estimaient ces surbilles à 60 NF le m³ contre 1 200 NF et plus pour le tranchage.

En volume, ces surbilles ne représentent que peu de chose par rapport à la bille de pied; en argent elles ne représentent presque rien et deviennent, comme les produits des premières éclaircies ou les houppiers, ou le hêtre de sous-étage, des sous-produits qui n'ont qu'une incidence économique infime, mais qu'il faut accepter parce que nécessaire à la production de la matière de choix qui est l'objectif.

Si donc les éclaircies menées différemment comme je le préconise, diminuent un peu cette surbille au profit du houppier, c'est une



Forêt de Reno-Valdieu (Orne).
Le chêne d'Aberdeen.

petite perte qu'il faut accepter allègrement car elle est, sans commune mesure, compensée par une plus-value très importante dans les billes de pied qui atteindront un peu plus vite les diamètres qui payent.

3° CHÊNE ROUVRE ET CHÊNE PÉDONCULÉ

Il est nécessaire dans l'enseignement de mettre en relief certaines des idées que l'on présente et même d'en exagérer les aspects pour frapper les esprits des élèves, ceci est bien une nécessité et il ne faut y voir aucun mal.

C'est ainsi qu'à l'École nous ont été présentés comme très différents le chêne rouvre et le chêne pédonculé. VINEY et PARDÉ, dans leur précédent article, se réfèrent à cette différence classique pour suggérer que le chêne rouvre ne réagira pas, ou réagira de travers, par des descentes de cimes, aux éclaircies que j'ai préconisées.

Je connais mal, je l'avoue, le chêne pédonculé, je me garderai donc d'en parler, mais le chêne rouvre, lui, m'est familier et je constate que son comportement se rapproche beaucoup du « seigneur » cher à M. l'Inspecteur Général LACHAUSSÉE. J'en veux pour preuve seulement cette photo du chêne d'Aberdeen en forêt de Réno. Le chêne d'Aberdeen aurait 250-280 ans, son diamètre est de 110, sa bille bonne pour le tranchage sur 12 m environ et il couvre par sa cime 254 m², on en pourrait mettre 40 à l'hectare seulement. Et il s'agit bien d'un rouvre, je pense que personne ne le conteste!

J'en veux pour preuve aussi ces innombrables chênes de taillis-sous-futaie de l'Ouest, qui forment des pommiers à une échelle plus grande évidemment, ancien style, très réussis. Ils ont crû dans un taillis dense et se sont cependant épanouis, formant un énorme houppier — et ce sont bien aussi des rouvres et leur fût n'est pas forcément couvert de gourmands.

En forêt de Bercé même, le vieux « Boppe » avait connu, très rapidement, un développement magnifique.

Je me demande donc si l'on n'exagère pas parfois un peu la différence entre rouvre et pédonculé. Le rouvre, à condition que l'homme s'en mêle un peu, est capable, lui aussi, sans accidents, de connaître un magnifique développement.

Le hêtre, nous dit-on également, mangera le chêne rouvre si les éclaircies sont trop fortes et l'on se réfère tout de suite au plateau dit de DUCELLIER, en forêt de Bellême. En disciple de DUCELLIER, je le défendrai donc aussi objectivement que possible.

La réputation que l'on fait à cette parcelle est à mon avis exagérée, je dirai même tendancieuse. A chaque fois que je l'ai vue

avec des visiteurs de marque, l'arrêt a eu lieu devant le même chêne. Le seul que j'ai vu comportant une « magnifique descente de cime » ; c'est ainsi tout au moins qu'il était présenté. La dernière fois cette visite avait lieu avec des forestiers danois parfaitement avertis. Au bout de quelques minutes l'un d'eux a protesté et montré, ce qui était évident pour qui connaît bien le rouvre, que ce chêne était un mauvais chêne, mal choisi, de cette race que l'on pourchasse dans les éclaircies et qui, serré ou non, se couvre de broussins de la tête au pied. Il faut dire que ce défaut apparaît très tôt et que ces sujets ne devraient pas, évidemment, être désignés comme arbres d'avenir. Il s'agit donc là d'une faute, d'exécutant probablement.

Hormis cet aberrant, et probablement quelques autres, les chênes DUCELLIER sont beaucoup plus plaisants (je songe au porte-monnaie du propriétaire) que ceux des parcelles voisines, on peut seulement regretter que les interventions un peu timides dans le hêtre en aient laissé certains filer, et nos amis danois l'ont remarqué aussi, et regretter également une certaine partialité dans la manière dont cette parcelle est parfois présentée. En particulier, je n'ai pas remarqué ces avatars, qu'on signale toujours, et qui gêneraient les marteleurs dans leurs opérations.

4° CLASSE DE FERTILITÉ

Je profite de cette occasion pour remercier la Station de Recherches d'avoir bien voulu ouvrir ses cartons et nous donner quelques chiffres précis qui situent mon « bon Bercé » parmi les meilleures classes de fertilité.

Je dirai seulement, car ceci me paraît capital pour la parfaite compréhension du problème, que les courbes du nombre de tiges à l'hectare aux différents âges données page 51, n'ont de valeur et d'intérêt que si l'on précise que la mienne, type « bon Bercé », correspond à un cerne annuel de 2 mm avec un arbre de 80 en finale et celle de la Station de Recherches à 1,5 mm avec un arbre de 60-65 en finale. Cette distinction essentielle explique à elle seule la divergence *obligatoire* des deux courbes à partir d'un certain âge.

*
**

Mais ce qui me paraît beaucoup plus intéressant, ce sont les grandes idées qu'il faut dégager de ces points de vue qui divergent un peu. A travers ce problème précis, mais étroit, de la culture du chêne de qualité, ce sont elles qui, dans mon esprit, présentaient tout l'intérêt.

Il a été fait allusion, au début de l'article dont il s'agit, à l'arbo-

riculteur fruitier que je suis en effet en même temps que forestier, disant qu'il ne fallait pas confondre sylviculture et arboriculture.

Si ces deux disciplines sont en effet, actuellement, bien différentes encore, je pense pour ma part cependant que bien des enseignements peuvent être tirés de l'une au profit de l'autre.

Ce qui me frappe le plus, c'est l'imagination créatrice qui a été, ces dernières décennies, déployée en arboriculture. En 20 ans, l'on est passé du pommier classique de nos bocages, avec un tronc de 2 ou 3 mètres et une ramure importante plus ou moins désordonnée, couverte de lichens et de mousse, au feuillage maculé de toutes sortes de taches (ou sans feuillage du tout parce que mangé par les chenilles) et porteur de pommes affreuses, souvent minuscules (ou sans pomme du tout une année sur deux), à un pommier, qui est bien le même arbre pourtant, mais qui lui ressemble bien peu.

Le pommier moderne est très près de terre, sa ramure est parfaitement régulière dans un même verger, selon le type de taille adoptée, le feuillage est parfaitement sain avec des feuilles plus grandes et plus vertes que celles de son aîné, les fruits y sont gros, parfaitement répartis, plaisants à l'œil et savoureux, et il y en aurait tous les ans si ce n'était l'effet de gelées printanières dans les vergers qui ne disposent pas encore du dispositif de chauffage adéquat.

Cette transformation a été étudiée, réfléchi, voulue et exécutée.

Après avoir étudié avec énormément de soin les conditions naturelles de croissance du pommier d'une part et, d'autre part, les exigences du marché, les chercheurs ont travaillé et faisant preuve de beaucoup d'imagination ont « sorti » la formule actuelle de culture intensive du pommier. Il y eut au début, évidemment des tâtonnements, des perfectionnements; rien n'est parfait du premier coup, ou plutôt rien n'est jamais parfait ici-bas.

Mais en tout cas, dans ce domaine, on a essayée quelque chose de nouveau, unissant connaissance du milieu et du matériau, esprit scientifique et imagination, et l'on a réussi.

J'ai été frappé, en lisant l'article de VINEY et PARDÉ par ces mots: « éclaircies qu'imagine LORNE » et, comme l'autre qui faisait de la prose sans le savoir, j'ai donc pensé que j'avais imaginé quelque chose sans m'en douter.

Et il semble bien en effet que ce qui manque le plus dans notre sylviculture, la nôtre et celle d'ailleurs, c'est l'imagination, imagination créatrice, imagination hardie, alors que ce que je préconise est bien timide, bien près de ce qui se fait actuellement.

Une imagination hardie, pour continuer à parler à propos du problème qui nous intéresse ici, analyserait beaucoup plus à fond les inconvénients de nos méthodes actuelles. Elle en déduirait que les sous-produits sont encore beaucoup trop importants. Dans le tableau que je donnai précédemment pour le « bon Bercé » avec

l'accroissement recherché de 2 mm, je trouvais comme production moyenne par ha/an, 1,50 m³ de chauffage, 0,40 m³ de mine, 2,80 m³ de sciage et 0,80 m³ seulement de tranchage. Parmi les sciages, la moitié environ de la production se rapporte aux surbilles des coupes de régénération et aux petites grumes des petites éclaircies, donc des sous-produits (à moins de 60 NF le m³ en gros), représentant 3,30 m³ sur 5,50 m³ soit 60 % du total, ce qui est beaucoup, ce qui est trop.

Et l'on pourrait penser alors à remplacer par autre chose le peuplement de bourrage et même le sous-étage. Certains ont déjà franchi ce pas, le regretté professeur hollandais HOUTZAGERS, visitant la forêt de Bercé avec ses élèves il y a quelques années, me disait que chez lui ce sont les résineux auxquels on confie ce rôle de bourrage et de sous-étage et qu'ainsi une partie beaucoup plus importante de la production totale est représentée par des produits qui payent, par ce qui n'est pas un sous-produit.

L'on pourrait imaginer ainsi partir d'un semis de chêne, exécuté tout à fait artificiellement sur un sol travaillé, avec une fumure de base apportée sous forme d'engrais, et dont les lignes seraient distantes de 12 m probablement. De part et d'autre de ces chênes l'on pourrait voir une ligne de Mélèze du Japon par exemple, dont le couvert léger ne serait que bénéfique au chêne rouvre et qui partirait au bout d'une trentaine d'années, puis au milieu, une ligne de Douglas ou Grandis à faire partir progressivement au bout de 40 à 80 ans par exemple, « à la demande », selon la place nécessaire pour les chênes désignés comme arbres d'avenir. Sous les mélèzes, avant leur départ, puis sous les derniers Douglas ou Grandis, pourraient être plantés des Nordmann qui prendraient le relais pour assurer, selon leur place, soit le sous-étage indispensable pour la propreté du fût, soit le bourrage. Et en fin de course, vers 200 ans, il ne resterait que les chênes d'avenir avec un peuplement plus ou moins jardiné de résineux d'ombre.

Mais, me dira-t-on, ceux-ci auront fait des semis qui infesteront la parcelle qui sera irrémédiablement perdue pour le chêne. Que non pas ! répondrai-je. Après cette génération de chêne, le sol sera labouré à nouveau, ce qui fera sauter les semis résineux établis, et on recommencera selon le même schéma une autre révolution de chênes... ou autre chose selon la conjoncture du moment.

Mais, me dira-t-on aussi, votre sol sera modifié par ces résineux et la culture du chêne n'y sera plus possible. Les possibilités physiques et chimiques que l'on possède maintenant permettent certainement de reconstituer quelque chose de très semblable au support initial.

Où le bât blesse sérieusement, par contre, c'est lorsque l'on compare le nombre de chênes dont l'on partirait ainsi pour désigner les chênes d'avenir, à celui dont nous pouvons partir maintenant.

D'après le schéma que je préconisai pour obtenir des chênes ayant un accroissement moyen de 2 mm, c'est, à 70 ans environ, parmi 600 chênes que seraient recrutés les 60 chênes d'avenir, mais ces 600 chênes seraient issus eux-mêmes et seraient l'objet d'une sélection au cours de ces 70 ans parmi tous les brins offerts par une régénération provoquée; si celle-ci a été bien exécutée, il pourra y avoir 5 ou 6 pieds au m², plus peut-être, ces 60 arbres d'avenir seront donc en fait l'aboutissement d'une sélection faite sur 50, 60, 100 000 pieds peut-être.

Dans ce nouveau type, au contraire, dont j'esquisse le schéma, sur les lignes distantes de 12 m, les chênes, si le semis est bien réussi, seront peut-être à 0,10 m les uns des autres sur la ligne, dans ce cas, au départ, il y aurait 8 000 petits chênes seulement à l'ha, ce qui fait une sérieuse différence.

Pour remplacer la sélection massale à laquelle nous avons recours actuellement, il faudrait, dans la conjoncture de l'avenir, partir d'un matériau beaucoup plus sûr et l'on se trouve ramené à un problème de génétique. Il doit déjà être à l'étude à l'étranger puisque l'on nous a, ces années dernières, demandé d'expédier des glands pour étudier ces problèmes.

Souçonnant à peine, personnellement, les difficultés auxquelles on se heurterait pour mener à bien cette étude, je pense qu'en attendant il faudrait au moins que les glands à semer en ligne à 12 m proviennent de pieds particulièrement bien choisis, sans être sûr cependant que les enfants auront les caractères des parents; à moins que l'on arrive un jour à greffer des tiges d'élite sur un petit pied de chêne plus quelconque, pourquoi pas? et dans ce cas l'on partirait directement des 60 pieds nécessaires, ou du double tout au moins, pour pallier aux accidents qui peuvent arriver en cours de route et que VINEY et PARDÉ nous rappellent très justement, il faut bien le dire.

Tout ceci peut paraître des dissertations bien oiseuses... mais il s'agit seulement de montrer toutes les possibilités qui peuvent être offertes par la richesse de la nature et le travail de l'homme conjugués pour tenter d'aboutir, dans les meilleures conditions de rentabilité, à un objectif bien défini.

Ces schémas s'apparentent à ce qui est fait en arboriculture ou en populiculture, qui elles-mêmes sont bien proches maintenant de l'agriculture au milieu de laquelle elles s'imbriquent.

Or, ces procédés agricoles, depuis une dizaine d'années, ont bien pénétré dans notre vieille sylviculture. Le marteau n'est plus l'instrument exclusif du forestier, les tracteurs, charrues et même les énormes engins aux noms étrangers, signe tristement évocateur! retournent et bousculent nos sols dans les grands chantiers de reboisement. Les engrais sont de plus en plus à l'honneur et vont s'insinuer dans nos habitudes. Les produits chimiques pour trai-

tements variés, sont à l'ordre du jour aussi et en particulier, pour le problème au sujet duquel je disserte, les Allemands expérimenteraient déjà des hormones pour empêcher l'apparition des gourmands sur les troncs. J'y faisais personnellement allusion, il y a cinq ans, lors d'une importante tournée d'étude en forêt de Bercé.

Il n'est pour se convaincre que ces problèmes sont actuellement la préoccupation de beaucoup, que de feuilleter les derniers numéros de cette Revue, ou de se reporter aux notes techniques publiées par notre Station de Recherches.

Je pense que la sylviculture, à la lumière de ces signes précurseurs, est arrivée à un tournant de son histoire. Après avoir calqué la nature, d'après une connaissance aussi complète que possible de celle-ci et agissant sur elle seulement par petites touches discrètes pour en tirer les produits dont il a besoin, l'homme en arriverait à lui substituer, grâce aux excellentes connaissances ainsi acquises, une culture systématique selon ses propres besoins. Le mot « sylviculture » changerait un peu de concept, pour vouloir dire culture d'arbres plus que culture de peuplements et le terme « culture » y aurait un sens beaucoup plus proche que celui de l'agriculture.

En un mot, l'on sortirait de méthodes qui s'apparentent encore à une civilisation de cueillette pour entrer dans celles qui sont spécifiques à une civilisation technique... qui peut ne pas être matérialiste.

C'est en réalité ce virage que je souhaitais que l'on souligne au travers de ces problèmes traitant du chêne de qualité.

Si les idées que j'ai émises précédemment et au début même de cet article concernant le problème du chêne de qualité, reposent sur des études sérieuses, il est bien évident par contre que cette deuxième partie, actuellement tout au moins, ne présente pas du tout le même caractère ; si le principe m'en paraît bien représentatif d'une évolution souhaitable, la mise en application demanderait une étude très poussée qui n'est nullement de mon ressort.

*
**

Une des caractéristiques du monde actuel est la vitesse à laquelle toute chose se transforme. Hormis les grands principes qui ne peuvent que demeurer immuables étant donnée l'origine Suprême d'où nous les tenons, tout est en perpétuelle transformation sur terre.

Pourquoi voudrait-on que seule notre sylviculture reste toujours semblable à elle-même ?

C'est tomber, collectivement, dans le terrible péché d'orgueil que de croire que telle école de pensée est arrivée à la perfection et qu'elle peut se cristalliser dans cet état. L'on tombe facilement dans ce travers lorsque l'on forme « chapelle » sans ouverture suffi-

sante vers l'extérieur. Je pense qu'en ce qui nous concerne ce fut une erreur magistrale que de tourner le dos à l'agriculture, dont nous avons cependant pour la plupart reçu la formation. Nous nous sommes coupés d'une source terriblement vive.

J'estime quant à moi que recherche agronomique et recherche forestière devraient cheminer côte à côte, beaucoup plus proches qu'actuellement.

Mais je m'écarte de mon sujet alors qu'il est épuisé. Je n'ajouterai qu'un mot : il est bien évident que les échappées que je me suis autorisé à partir du sujet principal ne s'appliquent qu'aux forêts de rendement, de plaine surtout, les seules que je connaisse vraiment et que pour les autres, de haute montagne ou de terrains marginaux, il faille continuer à calquer la nature d'aussi près que possible.

Et pour finir le dialogue avec mes excellents amis VINEY et PARDÉ, je leur dirai que j'ai été étonné, alors que ce qui nous sépare, sur le plan technique, s'entend ! est quelque chose de profond, qui commande toute une attitude à l'égard de notre métier, que j'ai été étonné, dis-je, que nos échanges de pensées, d'ailleurs très souhaitables, aient porté sur des questions de détail, alors qu'il s'agit, semble-t-il, plutôt d'un différend de doctrine.

Je ne pense pas du tout que « les retouches à faire à nos méthodes classiques ne sont pas considérables » (conclusion de VINEY et PARDÉ), mais au contraire qu'elles sont *fondamentales, formidables* même diraient nos enfants dans leur langage toujours outrancier, et que ce sera tout l'intérêt du métier pour les générations futures que de les réaliser.

En Sylviculture, et en toutes choses d'ailleurs, il faudrait périodiquement, et cette époque de Pâques au cours de laquelle j'écris ces lignes nous y incite, « dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau », ainsi ne nous laisserions-nous pas empêtrer dans les routines et les idées préconçues qui stérilisent, en tous les domaines, bien des actions.

Quant à la Sylviculture d'avenir du chêne de qualité que j'ai esquissée, elle me place peut-être parmi les futuristes. Mais futuriste est bien proche de fantaisiste et j'accepte bien allègrement ce qualificatif que l'on ne manquera probablement pas d'accoler à mon nom.

J'aime mieux, pour ma part, penser en m'amusant à des problèmes sérieux, que de traiter avec beaucoup de sérieux, mais en m'ennuyant, des affaires insignifiantes, ce qui est trop souvent notre lot quotidien.

Le Mans, le 1^{er} avril 1961.